LA SYMBOLIQUE DES COULEURS

DANS L'OCCIDENT MEDIEVAL & A LA RENAISSANCE

Que dit la couleur du vêtement que je porte ?

A force de les avoir sous les yeux, on finit par ne plus les voir. En somme on ne les prend pas au sérieux. Erreur ! Les couleurs ne sont pas anodines. Bien au contraire. Elles véhiculent des codes, des tabous, des préjugés auxquels nous obéissons sans le savoir, elles possèdent des sens variés qui influencent profondément notre environnement, nos comportements, notre langage et notre imaginaire.

Les couleurs ne sont pas immuables. Elles ont une histoire mouvementée, qui remonte à la nuit des temps et qui a laissé des traces jusque dans notre vocabulaire : ce n'est pas par hasard si nous voyons rouge, rions jaune, devenons blancs comme un linge, verts de peur ou bleus de colère…

Dans la Rome antique, les yeux bleus étaient une disgrâce, voire, pour une femme, un signe de débauche. Au Moyen-Age, la mariée était en rouge, mais aussi les prostituées. On le devine déjà : les couleurs en disent long sur nos ambivalences. Elles sont de formidables révélateurs de l'évolution de nos mentalités.

La palette des peintres suivra cette lente évolution et sera soumise aux mêmes tabous que ceux imposés aux teinturiers : il est inconcevable jusqu'à la fin du XVIème siècle de mélanger deux couleurs pour en former une troisième. L'exemple le plus flagrant en est le vert, il aurait été transgressif de mélanger jaune et bleu pour l'obtenir.

Dans le vêtement médiéval, tout est signifiant : les tissus (matière, texture, provenance, décor), les pièces et les formes, le travail de coupe et d'assemblage, les dimensions, les accessoires, la façon de porter le vêtement et, bien sûr, les couleurs (nuances & densité, luminosité). Il s'agit d'exprimer par des signes conventionnels, toujours fortement codés, un certain nombre de valeurs et d'en assurer les contrôles correspondants. Chacun doit porter le vêtement de son état et de son rang. Se vêtir plus richement ou plus pauvrement qu'il n'est d'usage dans la classe ou dans le milieu auquel on appartient, est un péché d'orgueil ou une marque de déchéance ; c'est en outre une transgression de l'ordre social et donc une cause de scandale. Bien avant d'aider à se protéger des effets du climat ou à s'adapter à telle ou telle activité matérielle, le vêtement dit qui l'on est, en soulignant l'appartenance à un groupe (familial, politique, domestique, professionnel, religieux, ethnique, culturel) et en signalant parfois la position, le rang ou la dignité au sein de ce groupe.

On ne porte pas les vêtements que l'on aime, on porte ceux que l'on doit porter. Les morales vestimentaires sont nombreuses et contraignantes. La couleur du vêtement est une donnée essentielle de la vie en société où tout peut être soumis aux effets de la teinture (étoffes, vêtements, cuirs, peaux… jusqu'à l'apparence colorée de certains aliments et de certaines boissons) d'où l'importance des teinturiers, fabricants et manipulateurs de couleurs.

L'organisation du métier de teinturier dans les villes d'Europe dès le XIIIème siècle est sévèrement réglementée.

Outre leur localisation dans la ville, les teinturiers voient leur métier strictement compartimenté selon les matières (laine & lin, soie, éventuellement coton) et selon les couleurs. Une licence pour le rouge ne permet pas de teindre en bleu et vice versa. En revanche les teinturiers du bleu peuvent prendre en charge les tons verts ou les tons noirs, et les teinturiers du rouge, la gamme des jaunes. (Et blanc)

Les codes symboliques des couleurs ont aussi des conséquences chez les teinturiers.

A Venise, Milan ou Nuremberg, les spécialistes du rouge garance ne peuvent même pas travailler le rouge kermès. On ne sort pas de sa couleur, sous peine de procès ! Ceux du rouge et ceux du bleu vivent dans des rues séparées, cantonnés dans les faubourgs parce que leurs officines empuantissent tout, et ils entrent souvent en conflit violent, s'accusant réciproquement de polluer les rivières. Il faut dire que le textile est alors la seule vraie industrie de l'Europe, un enjeu majeur

LE BLEU - LA COULEUR QUI NE FAIT PAS DE VAGUES

Longtemps le bleu a été mal aimé. Il n'est présent ni dans les grottes du paléolithique ni au néolithique quand apparaissent les premières techniques de teinture.

Les textes bibliques anciens (hébreux, araméens ou grecs) utilisent peu de mots pour les couleurs. Leur traduction en latin déterminera ces couleurs : riche en hébreu devient rouge - sale devient gris ou noir, éclatant devient pourpre. Peu ou pas de place pour le bleu.

Les couleurs liturgiques se forment à l'époque carolingienne (haut Moyen-Age) : le blanc, le rouge, le noir, le vert. Le bleu est aussi absent du culte catholique.

Et puis soudain tout change aux XIIème et XIIIème siècles qui vont promouvoir le bleu. Pas de progrès particulier dans la fabrication des colorants ou des pigments mais un changement profond des idées religieuses.

Le Dieu des chrétiens devient un être de lumière et la lumière devient Bleue !

Et pour la première fois en Occident on peint les ciels en bleu et non plus en noir, en rouge, en blanc ou en doré. Le culte marial est en pleine expansion et la Vierge habite le ciel. Dès cette époque on la revêt donc d'un manteau ou d'une robe bleus. La Vierge devient le principal agent de promotion du bleu.

Durant ces siècles, on est pris d'une vraie soif de classification. Apparaissent les noms de famille, les armoiries, les insignes de fonction… Les trois couleurs traditionnelles de base (blanc, rouge & noir) limitent à refléter la diversité de la Société.

Le bleu mais aussi le jaune et le vert vont en profiter. On passe ainsi d'un système de 3 à 6 couleurs.

Et puisque la Vierge s'habille en bleu, le roi de France le fait aussi. Philippe Auguste puis son petit-fils, Saint-Louis seront les premiers à l'adopter, entrainant dans leur sillage l'aristocratie.

Les conséquences économiques sont énormes. La demande de guède (ou pastel) explose. Sa culture devient soudain industrielle et fait la fortune de régions comme la Thuringe, la Toscane, la Picardie ou celle de Toulouse. C'est un véritable or bleu.

Jean Fouquet, *Couronnement de Philippe Auguste à Reims, le 1er novembre 1179*, miniature extraite des *chroniques de Saint-Denis*, 1420-1481, Paris, Bibliothèque nationale de France.

Le roi de France se différencie des autres rois de la chrétienté en ne portant pas dans ses armoiries un animal redoutable mais une fleur pacifique ; le lis. Celui-ci s'emploie sous forme semée : d'azur semé de fleurs de lis d'or. Le premier roi qui fait usage de telles armes est sans doute Louis VII (1137-1180), vers la fin de son règne. Ses successeurs firent de même et multiplièrent la mise en scène de ces fleurs jaunes sur champ bleu dans les cérémonies, comme ici celle du sacre.

LE ROUGE – C'EST LE FEU ET LE SANG, L'AMOUR ET L'ENFER

Le rouge a un passé glorieux. Dès l'antiquité on lui confie les attributs du pouvoir, c'est-à-dire ceux de la Religion et de la Guerre (le Dieu Mars, les prêtres, les centurions romains sont vêtus de rouge). Cette couleur s'impose car elle renvoie à deux éléments oniriques : le feu et le sang. Tout est ambivalent dans le monde des couleurs.

Le rouge feu c'est la vie mais c'est aussi le mort, l'enfer, les flammes de Satan.

Le rouge sang c'est celui du Christ qui purifie et sanctifie mais c'est aussi la chair souillée, les crimes (de sang), le péché et les impuretés des tabous bibliques. Mais certains rouges dans l'histoire de l'humanité vont surtout s'identifier au pouvoir comme dans la Rome impériale et la teinture issue du murex (coquille rare récoltée en Méditerranée) réservée à l'Empereur et aux chefs de guerre,

Le Moyen-Age après épuisement des gisements de murex se tourne vers le kermès (issu des larves de cochenille) dont la fabrication laborieuse et couteuse mais qui donne un rouge splendide, lumineux et solide est réservée à l'élite. Les paysans recourent à la Garance qui donne une teinte moins éclatante.

Il y a rouge et rouge à l'époque médiévale et la perception des couleurs n'a plus rien de commun avec la nôtre. Un rouge lumineux sera perçu plus proche d'un bleu lumineux que d'un rouge délavé. Un rouge vif est toujours marque de puissance.

A partir des XIIIème et XIVème siècles, le pape jusque-là voué au blanc se met au rouge, les cardinaux également ; mais au même moment on peint des diables rouges et dans les romans on croise souvent un chevalier félon et rouge !

Durant la Réforme, le rouge des « papistes » est jugé immoral. La grande prostituée de Babylone (Apocalypse selon St Jean) est vêtue d'une robe rouge et pour Luther Babylone c'est Rome. Il faut chasser le rouge du temple et à partir du XVIème siècle, les hommes ne s'habillent plus en rouge. Les femmes, elles continueront à le porter.

On va assister alors à un drôle de chassé-croisé : alors qu'au Moyen-Age le bleu était féminin (à cause de la Vierge), les choses s'inversent. Désormais le bleu devient masculin (car plus discret), le rouge part vers le féminin.

Le rouge restera la couleur de la robe de mariée jusqu'au XIXème siècle et surtout chez les paysans. Ce jour-là on revêt son plus beau vêtement et une robe riche et belle est forcément rouge (les teinturiers excellent à teindre le rouge). Mais voilà que l'ambivalence est de retour : longtemps les prostituées ont eu l'obligation de porter une pièce de vêtement rouge. Le rouge décrit deux versants de l'amour : la charité et le péché de chair.

Au fil des siècles, le rouge de l'interdit s'est affirmé : dans la robe des juges, les gants & le capuchon du bourreau, celui qui verse le sang.

Méfiez-vous du rouge, cette couleur-là cache sa duplicité. Elle est fascinante et brûlante comme les flammes de Satan.

Gentile Bellini, *le Doge*, 1460-1462, Boston, Museum of Fine Arts.

En Italie, plus que partout ailleurs en Europe, le rouge est longtemps resté la couleur du pouvoir. A Venise, lors des cérémonies, le doge porte un vêtement écarlate et un bonnet de même couleur, cornu ver l'arrière : le *corno ducale*.

Tous deux sont teints au kermès, matière colorante de grand prix d'origine animale. Signe de prestige et de pouvoir, elle rappelle la pourpre antique dont le Moyen-Age a perdu le secret.

LE BLANC : PARTOUT, IL DIT LA PURETE ET L'INNOCENCE

Le blanc : est-ce vraiment une couleur ? Pour nos ancêtres, il n'y avait pas de doute, le blanc était une vraie couleur.

Déjà sur les parois grisâtres des grottes paléolithiques on employait des matières crayeuses pour colorer les représentations animales en blanc et, au Moyen Age, on ajoutait du blanc sur les parchemins des manuscrits enluminés (qui étaient beige clair ou coquille d'œuf). Dans les sociétés anciennes, on définissait l'incolore par tout ce qui ne contenait ni pigments ni colorants. En peinture et en teinture, il s'agissait souvent de la teinte du support : le gris pour la pierre, le marron du bois brut, le beige du parchemin, l'écru de l'étoffe naturelle.

C'est en faisant du papier que l'imprimerie a introduit une équivalence entre incolore et blanc. Ce dernier se voyait alors considéré comme le degré zéro de la couleur ou comme son absence.

Aujourd'hui, on considère à nouveau le blanc comme une couleur à part entière.

Pour autant, dans notre vocabulaire le blanc reste associé à l'absence, au manque : une page blanche, une voix blanche, une nuit blanche, une balle à blanc, un chèque en blanc… Mais si le lexique en a gardé la trace, notre imaginaire associe le blanc à la pureté et à l'innocence. Ce symbole extrêmement fort est présent dans les sociétés européennes mais aussi en Afrique et en Asie.

Mais sur toute la planète, le blanc renvoie au pur, au vierge, au propre, à l'innocent. Dès la guerre de Cent Ans, aux XIVème & XVème siècle, on a brandi un drapeau blanc pour demander l'arrêt des hostilités. Le blanc s'opposant au rouge de la violence.

Le blanc est aussi une garantie de propreté. Pendant des siècles, toutes les étoffes qui touchaient le corps (draps, linge de toilette et ce que l'on appelle aujourd'hui les sous-vêtements) se devaient d'être blanches – pour des raisons d'hygiène bien sûr mais aussi pour des raisons pratiques – comme l'on faisait bouillir les étoffes de chanvre, de lin ou de coton pour les laver, celles-ci avaient tendance à perdre leur teinte. Le blanc alors était la couleur la plus stable et la plus solide. Mais surtout on attachait à cette pratique de véritables tabous moraux. Au Moyen Age il était plus transgressif de se montrer en chemise que de se présenter nu. Une chemise qui n'était pas blanche était d'une incroyable indécence.

Avec le blanc, nous sommes dans la virginité et l'innocence, mais curieusement aussi dans la vieillesse et la mort, le bébé et le vieillard. Le blanc du grand âge, celui des cheveux, symbole de sérénité, celui de la mort et du linceul rejoint ainsi le blanc de l'innocence et du berceau. Le cycle de la vie commence par le blanc, passe par différentes couleurs et se termine par le blanc.

Hans Naldung Giren, *Les Ages de la vie,* 1510

Selon les auteurs et les artistes, les âges de la vie se comptent en trois, quatre, six ou, comme ici sept. Chacun possède sa couleur symbolique. Au nourrisson est associé le blanc ; à l'enfance, le bleu ; à l'adolescence, l'incarnat ; à la jeunesse, le vert ; à l'âge mur, le rouge ; à la vieillesse, le noir ; à la sénilité, le blanc. Cette dernière couleur est donc sollicitée deux fois : elle emblématise aussi bien les premières années que le très grand âge. Comme si après la vieillesse on retombait en enfance.

LE VERT – CELUI QUI CACHE BIEN SON JEU

L'impuissance des teinturiers à fabriquer de beaux verts, solides, francs et lumineux a forgé la symbolique de la couleur verte au Moyen Age. Rappelons que jusqu'à la fin du XVIème siècle, il est impensable de superposer jaune & bleu pour obtenir du vert (et ce n'est qu'au XVIIIème siècle que l'on a vraiment commencé à mélanger jaune & bleu pour faire du vert).

Le vert est donc devenu symbole d'instabilité, il représente tout ce qui bouge, change, varie. Le vert est la couleur du hasard, du jeu, du sort, de la chance. Dans le monde féodal, c'est sur un pré vert que l'on s'affronte en duel, les jongleurs, les bouffons, les chasseurs s'habillaient de vert – de même que les jeunes gens et les amoureux qui ont, comme on le sait, un caractère changeant.

Dès le XVIème siècle, dans les maisons de jeux, on jette les cartes sur des tapis verts.

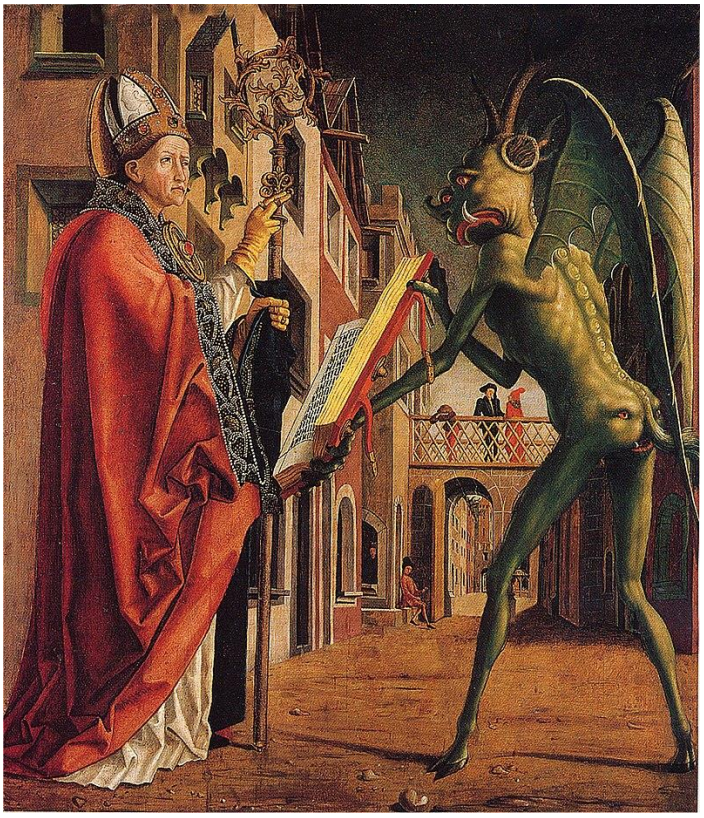
Mais le vert représente aussi la malchance l'infortune, l'amour infidèle, l'immaturité. Au fil des temps c'est cette dimension négative qui l'a emporté. A cause de cette ambiguïté, cette couleur a souvent inquiété. On a pris l'habitude de représenter en verdâtre les mauvais esprits, démons, dragons, serpents et autres créatures maléfiques qui errent dans l'entre-deux, entre le monde terrestre et l'au-delà.

Jusqu'à la Renaissance, le vert n'avait que peu à voir avec la nature. La nature ce n'était pas le végétal (et donc le vert) mais les 4 éléments : le feu, l'air, l'eau, la terre.

C'est peut-être l'Islam primitif qui, le premier, a associé vert et nature : à l'époque de Mahomet, tout endroit verdoyant était synonyme d'oasis, de paradis. On dit que le prophète aimait à porter du vert. Cette couleur est devenue sacrée dans le monde musulman, ce qui a peut-être contribuer à la dévaloriser aux yeux des chrétiens dans les périodes d'hostilité.

Michael Pacher, *Retable des Pères de l'Eglise*, volet extérieur droit : *Le diable présente à saint Augustin Le Livre des péchés du monde*, vers 1480, Munich, Alte Pinakotheck.

Dans les images médiévales, le Diable peut être de toutes les couleurs. Toutefois, à l'époque romane, il est le plus souvent rouge ou noir et, à l'époque gothique, vert ou verdâtre.



LE JAUNE – TOUS LES ATTRIBUTS DE L'INFAMIE !

Admirée par les Grecs et les Romains, le jaune l'est beaucoup moins à la fin du Moyen Age. Il devient la couleur des chevaliers félons, des traitres et des renégats, des faussaires et des hypocrites. Le bon jaune, le jaune valorisé et valorisant c'est l'or.

L'or absorbe les symboles positifs du jaune : tout ce qui évoque le soleil, la lumière, la chaleur et par extension la vie, l'énergie, la joie, la puissance.

Le jaune dépossédé de sa part positive est devenu une couleur éteinte, mate, triste mais pire, il s'est vu transformé en symbole de la trahison, de la tromperie, du mensonge… contrairement aux autres couleurs de base qui ont toutes une double symbolique, le jaune est la seule à n'en avoir gardé que l'aspect négatif.

On le voit bien dans l'imagerie médiévale, où les personnages dévalorisés sont souvent affublés de vêtements jaunes. Judas cumule les attributs infamants : on le dépeint d'abord avec des cheveux roux (la nuance la plus désagréable et malfaisante du jaune), puis à partir du XIIème siècle on le représente avec une robe jaune et pour parachever le tout, on le fait gaucher ! Pourtant aucun texte évangélique ne décrit la couleur de ses cheveux ni celle de sa robe.

Le jaune est devenu la couleur des menteurs, des trompeurs, des tricheurs mais aussi la couleur de l'ostracisme que l'on plaque sur ceux que l'on veut condamner ou exclure, comme les juifs.

La Renaissance ne changera rien au statut du jaune. Disparu des vitraux depuis le XIIème siècle, il régresse dans la palette des peintres au XVIème siècle.

Le fou met la queue d'un animal dans sa bouche, détail d'une page enluminée de la *Bible historiale* de Guyart des Moulins, 1411.Londres, British Library.

Le jaune médiéval est aussi la couleur de la folie, soit seul, soit associé au vert. Dans les images, nombreux sont les bouffons, les fous ou les insensés qui en sont vêtus. L'origine de cette symbolique est peut-être à rechercher du côté du soufre, corps chimique simple de couleur jaune dont on commence à faire alors un grand usage et dont les vapeurs passent pour engendrer un rire démoniaque ou la démence.

LE NOIR – DU DEUIL A L'ELEGANCE…

Dans la Bible, le noir est immédiatement lié aux épreuves, aux défunts, au péché et dans la symbolique des couleurs propres aux 4 éléments, il est associé à la terre, c'est-à-dire aussi à l'enfer, au monde souterrain…

Dans les sociétés anciennes, on utilisait deux mots pour qualifier le noir : en latin *niger* qui désigne le noir brillant (il a donné en français *noir*) et *ater* (d'où vient *atroce* et *atrabilaire*, qualifiant la bile noire), qui signifie noir mat, noir inquiétant. Cette distinction entre noir brillant et noir mat était très vive autrefois.

Chimiquement le vrai noir est difficile à atteindre. En peinture, on ne l'obtient qu'en petites quantités en recourant à des produits couteux, tel l'ivoire calciné, teinture hors de prix mais magnifique. Les noirs fabriqués avec des résidus de fumée, ne sont ni denses ni très stables. Ce qui explique que jusqu'à la fin du Moyen-Age, le noir est assez peu présent dans les peintures.

Chez les teinturiers, c'est à la fin du XIVème siècle que des progrès vont avoir lieu sous la pression de la morale réformiste qui déclare la guerre aux tons vifs et professe une éthique de l'austère et du sombre. C'est tout particulièrement en Italie d'abord que se réalisent ces progrès, sur les soieries puis les étoffes de laine.

Le noir devient alors à la mode non seulement chez les ecclésiastiques mais également chez les princes. Luther s'habille de noir, Charles Quint aussi.

Le noir élégant de nos tenus de gala est l'héritier direct du noir princier de le Renaissance.

Fra Bartolomeo, *Portrait de Jérôme Savonarole*, vers 1495, Florence, musée national San Marco.

Avant même Luther, Calvin ou Zwingli, certains pré-réformateurs des mœurs et des pratiques de l'Eglise ont prôné l'usage du noir dans les vêtements pour lutter contre le luxe, l'indécence ou l'impiété. Ainsi, le dominicain Jérôme Savonarole, prophète plus ou moins illuminé qui, pendant quatre ans (1494-1998), instaura à Florence une véritable dictature théocratique. Il finit pendu et son corps fut jeté dans l'Arno.

LES RAYURES - ORDRE ET DESORDRE

Sur les images médiévales, les personnages porteurs de vêtements rayés, tous ou presque, sont négatifs. Qu'ils soient réels ou imaginaires, hommes et femmes, chevaliers ou prostituées.

Le port des rayures a suscité de fréquents scandales tout au long du Moyen-Age.

La littérature et l'iconographie de l'occident médiéval dotent de nombreux personnages (réels ou imaginaires) de vêtements rayés. Ce sont tous les exclus ou des réprouvés, depuis le juif et l'hérétique jusqu'au bouffon ou au jongleur, en passant par le lépreux, le bourreau ou la prostituée mais aussi par le chevalier félon de Romans de la Table Ronde, par l'Insensé du Livre des Psaumes ou par la figure de Judas. Tous dérangent et pervertissent l'ordre établi. Tous ont à voir avec le Diable !

Mais la rayure marque aussi, dès l'Antiquité, la position sociale.

Les premiers vêtements rayés soulignant une position inférieure mais pas nécessairement détestable, semblent avoir été portés par la domesticité des seigneurs : serfs, valets de cuisine ou d'écurie, serviteurs de bouche et plus tard hommes d'armes et valets de chasse, piquiers, sergents, prévôts, ministériaux de toutes sortes dans le courant du XIIème siècle.

Cet emploi de rayures vestimentaires tend à concerner tous ceux qui remplissent une charge seigneuriale : échansons, chambriers, louvetiers, fauconniers, hérauts d'armes, bouffons, musiciens.

Entre le début du XVème et le milieu du XVIème, la mode des rayures domestiques atteint son apogée.

La rayure monstrueuse

Comment créer un degré supplémentaire dans l'univers inquiétant du bestiaire rayé ? En ayant recours à la ligne brisée. Parmi les créatures infernales, celles qui présentent des rayures irrégulières sont encore plus effrayantes que les autres. Pour les imagiers, c'est un moyen de créer du superlatif à l'intérieur du péjoratif.

Beatus de Liébana, *Commentaires de l'Apocalypse*, feuille détachée représentant la cinquième trompette, vers 1170-1180. New-York, The Cloisters.

Le bouffon Gonella

Porter des vêtements rayés, ce n'est pas seulement se situer sur les marges ou hors de l'ordre social. Ce peut être aussi se trouver « hors de son sens », c'est-à-dire avoir perdu la raison, soit médicalement, soit institutionnellement. Ce dernier cas est celui des bouffons en titre d'office, nombreux dans les cours des XVème et XVIème siècles.

Portrait de Gonella, bouffon de la cour de Ferrare, autrefois attribué à Jean Fouquet ; vers 1440-1445. Vienne, Kunsthistorisches Museum

Les rayures de l'artiste

Au tournant des XVème et XVIème siècles, l'artiste, comme le jongleur ou le musicien, se situe encore plus ou moins sur les marges de la société. Dans les images, une pièce de vêtement rayée souligne cette position particulière. Elle n'est pas dépréciative mais elle est suffisamment remarquable ou insolite pour attirer le regard.

Albrecht Dürer, *Autoportrait*, 1498. Madrid, musée du Prado.

Esthétique du martyre

Le Moyen-Age n'avait utilisé qu'avec modération les rayures de trois couleurs. La Renaissance, au contraire en fait un grand usage, mais ce faisant elle leur fait perdre une partie de leur force expressive et la symbolique tend à céder la place à l'esthétique. Un bourreau en habit rayé de trois couleurs ou plus apparait moins cruel ou moins violent qu'un bourreau bichrome.

Lucas Cranach l'Ancien, *Retable de sainte Catherine* (panneau central), 1506. Dresde, Gemäldegalerie.

SOURCES : MICHEL PASTOUREAU, HISTORIEN DES COULEURS

Le grand livre des couleurs, Editions du Seuil (texte Le petit livre des couleurs, 2005 aux Editions du Panama
Rayures, une histoire culturelle, 2002, Editions du Seuil
Jésus chez le Teinturier, 1997, Editions du Léopard d'Or